

nault, à une machine dont il prétend avoir le secret et qui laisse bien loin derrière elle le fusil à aiguille des Prussiens, le fusil à dix-sept coups américain et toutes les machines destructives échappées dans ces derniers temps du cerveau des inventeurs. Qu'on en juge : la mécanique de M. Renault, mise en action par trois hommes seulement, peut lancer 8,000 balles à la minute ou 480,000 balles par heure.

Supposons une compagnie de 120 machines, cela donne un total assez gentil de 57,600,000 coups. Cinquante-sept millions de coups à l'heure ! — franchement, nous pouvons bien laisser de côté les fractions, — rien que d'y penser, cela vous cause un petit frissonnement qui n'est pas exempt de charmes. Pourquoi M. Renault n'a-t-il pas eu l'idée d'envoyer une grosse ou deux de ses machines aux Prussiens et aux Autrichiens ? Ces deux peuples, si bien fait pour s'entendre, seraient aujourd'hui à l'abri de toute contestation ultérieure.

— On signale un lamentable événement qui se serait passé à Paris avant-hier soir, à six heures et demie, place St.-Augustin, à peu de distance de la nouvelle église bâtie sur le boulevard Malesherbes. Une tranchée avait été pratiquée à l'angle de cette place, pour réparer un tuyau servant à la conduite des eaux, et le sieur D..., âgé de soixante-trois ans, choisi pour être le gardien nocturne des travaux, donna quelques coups de pioche dans la tranchée, en attendant que sa femme vint lui apporter son repas. Au fond du fossé flambait un réchaud rempli jusqu'aux bords de coke incandescent.

Lorsque la dame D... arriva, avec son panier de provisions sous le bras, elle descendit précipitamment un escalier informé pratiqué dans le terrain, et un obstacle quelconque l'ayant fait trébucher, cette pauvre femme tomba si malheureusement, qu'elle se trouva lancée, la tête la première dans la fournaise ardente; avant d'avoir pu pousser un seul cri ou articuler une seule plainte, la dame D... était déjà morte, et, pendant ce temps, son mari, qui ne soupçonnait pas quelle scène horrible avait lieu à quelques pas de lui, continuait à travailler.

Tout à coup, la fumée produite par la combustion du corps et des vêtements de la femme D... fut aperçue par un passant. Deux sergents de ville, qu'il avertit descendirent dans la tranchée, appelèrent D..., et tous quatre, après avoir retiré du brasier le corps de la malheureuse femme, le transportèrent au corps-de-garde de la caserne de la Pépinière. D... a dû se rendre le soir même chez M. le commissaire de police du quartier, pour donner, sur les causes de cet épouvantable accident, les explications nécessaires.

— Voici une très jolie histoire qui a été racontée au chroniqueur du Sport, M. Chapus :

L'autre jour, au chemin de fer de Saint-Germain il se passait une petite scène qui a commencé par être comique et qui a fini par être attendrissante, comme tant de choses de la vie !

A la station du Vénisot, un monsieur monte dans un compartiment de première classe et installe précieusement sur ses genoux un paquet de forme bizarre, enveloppé dans un foulard rouge. A peine posé, le paquet révèle sa nature par une sonnerie si énergique, qu'une dame assise à côté du paquet-pendule pousse un cri perçant; elle engage le monsieur à coucher son paquet pour tâcher d'arrêter un peu ce vacarme infernal; le monsieur y consent en soupirant, et cette nouvelle position ne fait que changer le genre du bruit, qui passe d'une sonnerie frémissante à des espèces de râlements désolants. La dame aide elle-même à relever le paquet. Dans le conflit de la politesse entre elle et son voisin, le foulard se dénoue et la dame s'écrie : « Ma pendule notre chère pendule. Oh! monsieur, rendez la moi ! »

Le propriétaire proteste que sa pendule est bien à lui, et la dame, émue, lui explique alors que cette pendule, ravissante du reste, a été donnée à son grand-père par la reine Marie-Antoinette, que son père à elle, a été ruiné; qu'il a été obligé de tout vendre, même un si chère souvenir; qu'il a refait sa fortune par des prodiges de travail et d'honnêteté, qu'elle a fait un grand et riche mariage, et qu'un de leurs chagrins a été de ne pouvoir retrouver cette jolie et précieuse pendule. Tout cela fut dit d'une voix émue, puis elle ajouta : « Je vais vous prouver, monsieur, la véracité de mon histoire... Elle prend le balancier, ouvre le rond en cuivre qui le termine, et elle montre, gravée dans l'intérieur, cette inscription : « Donné par la reine Marie-Antoinette à son fidèle serviteur Em. Novert, le 17 mai 1786. »

Le monsieur regarde tristement sa chère pendule, car la vertu a souvent ses tristesses, et la pose sur les genoux de la jeune femme en lui disant :

« Veuillez, madame, rendre à monsieur votre père un aussi précieux souvenir. en le priant seulement d'ajouter au revers du balancier qu'elle lui a été rendue par le comte de Rullière, qui sera trop heureux aussi de joindre son nom à celui de la reine martyre. »

C'est bien simple tout cela : une famille ruinée, une pendule vendue, regrettée et retrouvée, un homme d'honneur pressé de céder à une juste émotion partagée par les assistants. La pendule sonnait toujours sans se douter de son retour à ses ancêtres pénates !

— On écrit de Longuon, le 18 novembre au *Moniteur de la Moselle* :

Un accident est arrivé vendredi, dans

l'un des ateliers de la manufacture de draps de Pierrepont.

Vers six heures du matin, les nombreux ouvriers habituellement occupés dans l'atelier servant à l'échardonnage des laines, venaient d'arriver dans cette pièce, sise au rez-de-chaussée d'un vaste bâtiment à trois étages, tous affectés à la préparation et à la fabrication, et se disposaient à mettre en train leurs métiers, lorsque leur attention fut tout à coup frappée de la vitesse extraordinaire imprimée aux mouvements de rotation des mécanismes qui firent presque aussitôt retentir la salle de bruits stridents. Comprenant que ce bruit effrayant était l'indice d'un danger imminent, tous les ouvriers prirent la fuite.

Le chauffeur de la machine, qui avait été momentanément absent, se hâta d'arrêter la vapeur; mais il était trop tard et quelques minutes avaient suffi pour causer aux machines de cet important atelier des dommages qui n'ont pas encore pu être évalués, mais dont le chiffre paraît très élevé. En effet, quand il fut permis de rentrer dans l'atelier, un triste spectacle s'offrit aux regards. Les poutres de fontes adhérentes aux arbres de transmission étaient en partie brisées et avaient volé de toutes parts en éclats; l'un de ces éclats avait brisé et traversé les planchers du deuxième étage supérieur; presque tous les arbres de transmission eux-mêmes, d'une circonférence de plus de 25 centimètres, avaient été ployés en plusieurs sens et étaient tombés en même temps que deux des fortes colonnes de fonte soutenant le plancher du premier étage.

Cet accident a été causé par la rupture subite de la goupille qui maintenait le régulateur, la machine, forte de 80 et chevaux, s'emporta à toute vapeur. Le chauffeur avait bien en la quittant quelques minutes auparavant, pour en aller mettre en mouvement une autre placée dans un bâtiment voisin, laissé après d'elle son aide habituel; mais, soit négligence, frayer ou incapacité de sa part, ce dernier n'arrêta pas aussitôt la vapeur, ce qui fit presque instantanément le chauffeur qu'on était allé chercher.

— La *Gazette de Moscou* annonce la mort à Odessa, à l'âge de près de cent ans de la mère d'Alexandre Ipsilanti qui a commencé le mouvement terminé par la guerre de l'indépendance de la Grèce. Le mari de la princesse Elisabeth était au commencement de ce siècle, hospodar de Moldavie, et depuis 1816, il vécut à Kiev, où il est mort. C'est à cette époque que sa veuve vint habiter Odessa où elle consacra sa longue vieillesse à des œuvres de bienfaisance.

VARIÉTÉS

LES ODEURS DE PARIS

PAR M. LOUIS VEUILLOT.

« Monsieur le comte (écrivait Joseph de Maistre à M. d'Avray, courtisan, moins les gages, d'un roi de France en exil), monsieur le comte, le cœur humain est un cloaque; descendons-y cependant quelquefois, en nous bouchant le nez, pour y recevoir quelques leçons utiles. » M. Louis Veullot s'est-il souvenu et inspiré, pour écrire les *Odeurs de Paris*, du conseil donné au ministre en pantoufles d'un prétendant par l'homme dont il admire le sens et l'âme génie ? Je l'ignore, et, pour dire toute ma pensée, je ne le crois pas.

Mais je m'arrête involontairement devant ce geste de dégoût chez Joseph de Maistre; il lie ensemble deux idées qui vont en sens contraire : le dédain amer qui s'élève hors du cloaque à mesure que la résignation chrétienne y descend ! Le passage de cette lettre donne sup-le-champ, et en quelques mots, l'intelligence, le sens et la portée des huit livres du vigoureux pamphlet de M. Louis Veullot : voilà pourquoi il s'est rencontré sous ma plume.

Fâchez-vous, ne vous fâchez point, — vous qui, rêvant du Nil sur les bords de la Seine, vous applaudissez d'y voir s'élever, dans sa symétrie savante et colossale, une autre Thèbes aux cent portes, — mais le cloaque au milieu duquel M. Louis Veullot a bravement planté son échelle, c'est Paris ! Il s'y enfonce, il le parcourt, il le décrit; mais, à l'exemple du comte de Maistre, il ne se bouche point le nez; car il lui importe surtout de classer, à l'aide des procédés de la chimie morale, les émanations putrides qui se dégagent de sa civilisation avancée. Ce Paris-égout, en tout semblable, sous la plume de l'écrivain catholique, à la ville souterraine dont chaque rue endort ou charrie un flot noir entre ses trottoirs mornes, c'est le Paris des journaux, des théâtres, des lettres, des sciences et des beaux arts.

« C'est là, diront avec de beaux cris quelques Parisiens un peu rudement flagellés, une satire sans goût, sans mesure, sans justice ! Tout beau, messieurs ! vous avez peut-être raison; mais, assurément, M. Louis Veullot n'a pas tort. Il ne s'agit que de s'entendre. Le différend entre vous et lui est une question d'étage, rien de plus. Le promoteur du boulevard, qui est tout yeux, tout oreilles, tout admiration pour le luxe de la « reine des cités, » dont il est lui-même une partie décorative, ne saurait partager l'opinion désenchantée de l'homme placé immédiatement sous ses pieds : celui-ci, en parcourant le réseau des égouts de la ville, voit où aboutit ce luxe qu'on admire en haut, et il le sent. A dose égale d'intelligence, le premier est un badaud, et le second un observateur. Lequel de ces deux hommes sera le mieux en situation de juger des bienfaits de la civilisation ? Eh ! eh ! avec du coup d'œil

et un éclair de sens moral, qui sait ? le cureur d'égouts n'a peut-être pas choisi la mauvaise place ! Et, d'ailleurs, l'obscur besogne de l'un, maigrement honorée et appointée, est utile : en peut-on dire autant de la stérile admiration de l'autre ?

J'ai appelé les *Odeurs de Paris* un pamphlet. M. Louis Veullot, qui sait sa langue, n'est pas homme à mépriser ce qualificatif. J'oserais presque affirmer qu'il doit faire le plus grand cas, au contraire, de cette arme toute française, si légère à sa main, l'arme des fins tireurs qui combattent loyalement; car, si c'est le talent qui ajuste, c'est l'honnêteté qui charge. « Le pamphlet a dit M. de Cormenin, est le bon compagnon du livre et du journal. » Et celui qui fut Timon n'hésite point à ranger parmi les grands pamphlétaires Pascal, Bossuet, Bourdaloue et Fenelon. Rien d'excessif dans cette classification. Pourrions-nous oublier que la polémique sur le *Quétisme*, ce pugilat divin dans les cieus de la *Grèce*, semblable aux combats des dieux d'Homère dans les nuages, fut une série de pamphlets étincelants, les chefs-d'œuvre du genre ?

Outre que le pamphlet est un bon compagnon, M. Louis Veullot avait perdu le droit de cheminer avec tout autre. C'est un point essentiel à noter. Rejeté, confondu parmi les comparaisons muets, tandis que les premiers sujets de la libre-pensée s'en donnaient à cœur-joie sur le devant de la scène, il devait éprouver de terribles démaisonnements de langue, et difficilement résister à la tentation de s'écrier en interrompant la tirade : « Et moi aussi, je suis tragédien ! » C'est à un supplice de ce genre que la Rome des Empereurs doit son plus grand pamphlétaire. « Et quoi ! s'écrie Juvénal au début de sa première satire, écouterai-je toujours et ne répliquerai-je jamais ? Semper ego auditor tantum nunquam reponam ? » C'est le cri du satirique latin. Dans la péroration de la préface des *Odeurs de Paris*, ce cri, sortant d'une poitrine oppressée et d'une bouche qui ne rit plus, s'élève d'un seul coup d'aile jusqu'à la plus haute éloquence :

« J'ai parlé comme j'ai senti. Je ne m'accuse ni de m'excuser de l'amertume de mon langage. Encore que je n'aime guère le temps où je vis, je reconnais en moi plus d'un trait de son caractère, et notamment celui que je condamne le plus : je méprise. La haine n'est point entrée dans mon cœur, mais le mépris n'en peut sortir. Il est cramponné et vissé là, il est vainqueur quoi que je fasse, il augmente quand je m'étudie à l'étouffer; il désolé mon âme en lui montrant, comme un effet de la perversité humaine, cette universelle conjuration contre le Christ, où l'ignorance a plus de part peut-être que la perversité. Ma raison, non moins révoltée que ma foi, accable ce que je voudrais conserver d'espérance, et me dicte des paroles acérées qu'il me semble que je voudrais ne pas écrire. J'en viens à croire que c'est ma fonction de faire entendre aux persécuteurs de la vérité quelque chose de cet indomptable mépris par lequel se vengent la conscience et l'intelligence qu'ils écrasent, et de leur montrer, dans un avenir prochain, l'inevitable fouet qui tombera sur eux. Je suis cet homme qu'une force supérieure à sa volonté faisait courir sur les remparts de Jérusalem investie, mais encore orgueilleuse, criant : Malheur ! malheur ! malheur à la ville et au temple ! Et le troisième jour, il ajouta : Malheur à moi ! Et il tomba mort atteint des traits de l'ennemi. »

M. Louis Veullot est le seul journaliste que je connaisse dont les articles, réunis en corps d'ouvrage, aient pu faire un livre. Les douze volumes de *Mélanges*, reproduction jour par jour de sa collaboration à *l'Univers*, en font foi. Je conclusais presque de cela que M. Veullot, ayant à écrire un livre, non-seulement doit avoir recours à ses procédés de journaliste, qui sont excellents, mais, de plus, suivre le fait, le happer, le mouler sur l'éclair de la minute qui passe, si je puis m'exprimer ainsi, comme s'il rédigeait un journal.

Les *Odeurs de Paris* ont beau se diviser en titres et se subdiviser en chapitres, ma main, comme ma pensée, détachée un à un ces fragments de pamphlets quotidiens, nés d'un choc vigoureux produits sur l'esprit, sur la passion, sur le dégoût de l'écrivain par quelque feuille du grand et du petit format. Cette feuille est là, je la vois sur la table de travail de l'ex-rédacteur en chef de *l'Univers* : en suivant le fil des idées par une déduction logique et sans mégarer en chemin, de la riposte je remonterais jusqu'à l'attaque.

De là, selon moi, les brusques mouvements, les rapides évolutions du livre, et le manque d'unité dans l'inépuisable variété. Il y a des parties trop longues, trop touffues, trop feuillues, comme dirait Diderot, mais toujours la note du moment. Ces pages, palpitantes de passion ou de bonne humeur, se soulèvent d'elles-mêmes sous la violence qui les a condamnées à l'unité; ce sont évidemment des feuilles de journal annexées au livre, et qui protestent contre l'annexion. M. Louis Veullot, dans son cabinet de travail, face à face avec les passions qui calomnient sa foi, avec les blasphèmes qui outragent son Dieu, avec les révoltes qui froissent son esprit et blessent son cœur, c'est le luteur du poète Régnier. Point de paresse ! point de sommeil ! point d'abattement ! Il doit compter sur la victoire du lendemain, qui le vengera de l'inaction de la veille !

Il se faut reconnoître, il se faut essayer, se sonder, s'exercer, avant de s'employer; comme fait un luteur entrant dedans l'arène, qui, se tordant les bras, tout en soise démeine, S'allonge, s'accourcit, ses muscles étendant, Et, ferme, sur ses pieds, s'exerce en attendant.

Quand l'inaction pèse par trop à ses muscles d'acier, il s'écrie : « Il y a de certains jours où il me semble que j'écris sans volontiers à raison d'un mois de prison par ligne. »

B. JOUVIN (*Grand journal*).
(A continuer.)

COMMERCE

Havre, 3 décembre.

Cotons. — Le marché, ouvert languissant et lourd ce matin, s'est réveillé cette après-midi, depuis réception des dépêches particulières de Liverpool, et nous notons, à quatre heures, 1,053 b. de ventes en disponible. — Les Amériques toujours assez offerts sont faibles à 153 fr. pour très bas Louisiane. Les sortes de l'Inde, au contraire sont très fermes. A terme, il y a aussi plutôt plus de ton, et l'on a payé 153 fr. pour du Louisiane février, mais on ne le cote pas.

Laines. — Nous avons aujourd'hui des affaires suivies, en même temps de prix, soit 50 b. Buenos-Ayres en suint, de 1 fr. 80 à 2 fr.; 44 b. Monte-Video dito de 2 à 2 fr. 07 1/2, et 81 b. Rio-Grande dito, à 2 fr.

New-York, 1 décembre (par câble).
Coton middling Upland, 33 c. 3/4.

Liverpool, lundi.
Bonne demande régulière; ventes, 10,000 b.; prix fermes.

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 3 décembre.

Le marché est assez ferme. La liquidation des valeurs s'opère dans les cours de samedi sans qu'il ne manifeste aucune demande ou aucune offre de titres. La rente et le Lyon sont très recherchés. L'Italien est agité; il a monté de 55.90 à 56.30 pour revenir à 56.15. La souscription publique aux bons lombards a été ouverte aujourd'hui. L'emplacement des souscripteurs fait prévoir qu'elle sera bientôt couverte. Les consolidés anglais sont venus sans changement à 88 1/4 à 3/8. La rente a monté de 69.65 à 69.80 pour rester à 69.72 1/2. Le Mexicain est à 23. Les obligations sont tenues de 147.50 à 150. Le Mobilier n'a varié que de 587.50 à 592.50 et l'Espagnol de 317.50 à 323.75. Le Lyon a repris à 900. L'Orléans est à 880, le Nord à 1187.50, le Midi à 583.75, l'Autrichien à 442.50, le Lombard à 393.75, le Saragose à 140 et le Nord d'Espagne à 120. Le Comptoir d'Escompte reste à 875.

Cours moyen du comptant 3 0/0 69.80;
— 4 1/2 97.87 1/2.
Banque de France 3610.
Crédit foncier 1378.75.

COURS DE LA BOURSE

Du 4 décembre 1866.

Cours de ce jour	Cours précédent
3 0/0..... 69 70	— 3 0/0..... 69 65
2 0/0..... 97 90	— 4 1/2 0/0 97 50

REVUE AGRICOLE.

Les cours restent, fin de la semaine, ce qu'ils étaient à son début; cependant le commerce semble s'attendre à une réaction sur les prix élevés auxquels se traitent actuellement sur tous nos marchés le blé et la farine. — En effet, nous voilà à l'époque de l'année où le cultivateur dirige sur nos marchés d'approvisionnement des quantités de blé plus importantes que celles qu'il y apporte dans les autres mois. La rigueur de la saison, lui interdit les travaux du dehors qui sont, du reste, achevés partout et en d'excellentes conditions. Le moment est donc venu, pour lui, de battre son grain et de le conduire à la ville pour se faire de l'argent, afin d'acquitter ses fermages dont une grande partie se paie à Noël. Puis, les prix actuels sont largement rémunérateurs; il est donc sage d'en profiter; nos avis de la province constatent que le commerce de détail, en ce qui touche les articles d'ameublement, de consommation ménagère, de confection à l'usage de fermiers et de leur famille, n'a pas à se plaindre de sa situation; tant il est vrai que quand le blé se vend bien et quand l'agriculture est satisfaite, la plupart des industries manufacturières le sont également.

Voici les cotes de la Halle de Paris : Farines de 72 à 75 le sac de 157 kil; Blés de 37.50 à 43 fr. les 120 kil; Seigle, 23.50 à 24 fr. les 115 kil; autres menus grains, sans variation sensible.

A Marseille, Bordeaux et Nantes, les cours sont fermement tenus, Marseille, notamment; est le centre de grandes affaires, par suite des importations considérables dont il est l'entrepôt.

Le marché anglais faiblit; le stock en blés indigènes et exotiques est énorme à Londres et à Liverpool, aussi les cargaisons flottantes perdent-elles de leur animation. En Belgique et en Hollande, au contraire, la tendance reste ascensionnelle; aux Etats-Unis elle est retrograde.

Rien d'important à signaler sur le marché des vins et des spiritueux; ce n'est guère qu'au printemps, lorsqu'ils auront subi l'épreuve de l'hiver, que les vins nouveaux provoqueront des achats, ou seront délaissés, selon qu'ils auront plus ou moins victorieusement subi cette épreuve. Les vins de 65 et de 65 ont gagné de 5 à 10 fr. par fût de 240 litres depuis le 1^{er} novembre. La tenue est meilleure sur les alcools : 3/6 indigènes de 63 à 64 fr.; Languedoc de 86 à 87, l'hectolitre.

Les huiles de Colza disponibles se traitent de 100 fr. 50 à 101 fr. Graine 28 fr. L'approvisionnement a été considérable cette semaine à Sceaux et à Poissy; par suite, les prix ont fléchi.

Tout se prépare au Palais de l'Industrie pour l'Exposition de volailles grans, de fromages et de beurres annoncée pour le 13 de ce mois.

HAVAS.

Au moment où les machines à coudre prennent une extension considérable, nous ne saurions trop engager le public à méfier des nombreuses contrefaçons qui lui sont offertes sous le nom de machines *coudre* de Wheeler et Wilson, de New-York. Ces machines dont la réputation est faite depuis longtemps dans le Nord de la France, sont les seules, on le sait, de puissent présenter toutes les garanties de perfection et de solidité. Nous croyons, devoir rappeler encore qu'elles portent l'estampille de l'agent général Européen de la Compagnie : C. M. MARTOUGEN, 70, BOULEVARD SEBASTOPOL, à Paris.

Chaque machine doit être pourvue :
D'une double plaque;
Du guide à ourler, de toutes largeurs;
Du guide à ganser;
Du guide droit;
Du guide à poser les rubans sans-batis;
Du guide à soutercher;
1 pierre à Emery;
Douze aiguilles, un tourne-vis, une burette, deux clés, un tire-fil et un pied à piquer les ruches.

Il est à remarquer que bien des marchands de contrefaçon offrent cinq ans de garantie, mais sans spécifier quel genre de garantie. Les agents de la Compagnie doivent toujours donner aux acheteurs l'EXPLICATION DE GARANTIE PENDANT QUATRE ANS CONTRE TOUT FRAIS DE REPARATION ET D'USURE.

S'adresser à M. Ch. François, agent général de la Compagnie pour Lille-Roubaix et Tourcoing, à Roubaix, 15, rue du Chemin de Fer, en face du Square.

Le Journal des Familles.

Abonnement : 2 fr. 60 par an.

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs du *Journal des Familles*. Bien qu'elle n'existe pas depuis longtemps, cette publication laisse loin derrière elle toutes les feuilles du même genre. Les éloges qu'on lui prodigue dans tous les journaux ne sont que l'expression exacte de la vérité. On nous affirme de bonne source que le tirage de ce journal augmente de quatre à cinq mille par mois. C'est un succès énorme.

A qui tient ce succès ? Nous l'expliquons par une innovation heureuse de M. MARILLER, l'excellent Directeur du *Journal des Familles*. Il a reconnu et constaté que les publications destinées au foyer étaient en général peu intéressantes, peu instructives et beaucoup trop chères. Il a évité le premier écueil en adoptant un système de rédaction tout particulier que nous ne pouvons exposer ici au long, mais qui lui a valu les éloges des personnages les plus compétents.

Restait à fixer l'abonnement à un prix accessible à tout le monde, tout en faisant une publication de luxe. Le Directeur s'est fait se raisonner fort simple : Qu'il vaut mieux n'avoir que 25 ou 30 centimes de bénéfice par abonné sur un chiffre de cent mille, que d'avoir deux francs sur un chiffre de cinq ou six mille.

Nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à souscrire au *Journal des Familles*, à l'occasion des étrennes. Ils trouveront aux annonces de nouveaux renseignements. Administration et bureaux d'abonnement rue du Sentier, n° 9, à Paris. (Voir aux annonces). 6365-5 d.

COMPAGNIE DES

Mines de Béthune

DÉPÔT DE

CHARBONS GRAS

A) Roubaix, rue Latérale, près la gare du chemin de fer.

VENTE A L'HECTOLITRE

Mesure des fosses.

PRIX COURANTS.

GROS (l'hectolitre pesant 80 mis en voiture et rendu à domicile, pour la ville (octroi compris).

3 fr. 10

MOYEN (dit tout-venant) 1^{re} qual., 2 fr. 50 (l'hectolitre, mesure des fosses, mis en voiture et rendu à domicile pour la ville (octroi compris).

GROS

3 fr. 00

MOYEN (dit tout-venant) 1^{re} qual., 2 fr. 40 (l'hectolitre, mesure des fosses, pris au dépôt et mis en voiture pour la ville, (octroi compris).

GROS

2 fr. 95

MOYEN (dit tout-venant) 1^{re} qual., 2 fr. 35 (l'hectolitre, mesure des fosses, pris au dépôt et mis en voiture pour la campagne).

GROS

2 fr. 35

Au comptant (sans escompte.) N. B. La Compagnie des Mines de Béthune a l'honneur de faire remarquer à Messieurs les consommateurs qu'il existe à leur avantage une différence de prix, entre l'hectolitre dit mesure des fosses et l'hectolitre ordinaire, mesure à ras.

Les droits d'octroi seront déduits sur les prix ci-dessus, pour les personnes ayant l'entrepôt.

S'adresser à M. Louis COURTRAY, représentant de la Compagnie, rue Pavée et au dépôt même, rue Latérale près 33 gare du chemin de fer.